



ROBERT MUCHAMORE

# CHERUB

MISSION 02

# TRAFIC







**MISSION 2  
TRAFIC**

Casterman  
Rue Haute 139  
1000 Bruxelles  
Belgique

[www.casterman.com](http://www.casterman.com)

Publié en Grande-Bretagne par Hodder Children's Books, sous le titre : *Class A*  
© Robert Muchamore 2004 pour le texte

ISBN : 978-2-203-24031-5  
N° d'édition : L.10EJDN002643.N001

© Casterman 2007 pour la première édition française  
© Casterman 2022 pour la présente édition  
Achevé d'imprimer en avril 2022, en Espagne par Black Print CPI Iberica  
(Calle Torre Bovera 19-25, 08740 St. Andreu de la Barca, Barcelona).  
Dépôt légal : mai 2022 ; D.2022/0053/138  
Déposé au ministère de la Justice, Paris (loi n° 49.956 du 16 juillet 1949  
sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.



# Trafic

*Robert Muchamore*

# CHERUB/02

Traduit de l'anglais  
par Antoine Pinchot





## Avant-propos

CHERUB est un département secret des services de renseignement britanniques composé d'agents âgés de dix à dix-sept ans recrutés dans les orphelinats du pays. Soumis à un entraînement intensif, ils sont chargés de remplir des missions d'espionnage visant à mettre en échec les entreprises criminelles et terroristes qui menacent le Royaume-Uni. Ils vivent au quartier général de CHERUB, une base aussi appelée « campus » dissimulée au cœur de la campagne anglaise.

Ces agents mineurs sont utilisés en dernier recours dans le cadre d'opérations d'infiltration, lorsque les agents adultes se révèlent incapables de tromper la vigilance des criminels. Les membres de CHERUB, en raison de leur âge, demeurent insoupçonnables tant qu'ils n'ont pas été pris en flagrant délit d'espionnage.

Près de trois cents agents vivent au campus. Le rapport de mission suivant décrit en particulier les activités de **JAMES ADAMS**, né à Londres en 1991, dont le comportement disciplinaire est fréquemment mis en cause par les autorités de l'organisation ; **LAUREN ADAMS**, sa sœur, née à Londres en 1994 ; **KERRY CHANG**, née à Hong Kong en 1992,

rompue aux techniques de combat à mains nues ; **GABRIELLE O'BRIEN**, née à la Jamaïque en 1991, meilleure amie de Kerry ; **BRUCE NORRIS**, né en 1992 au pays de Galles, expert en arts martiaux ; **KYLE BLUEMAN**, né en 1989 au Royaume-Uni, connu pour son insubordination.

Les faits décrits dans le rapport que vous allez consulter se déroulent en 2004.

## Rappel réglementaire

En 1957, CHERUB a adopté le port de T-shirts de couleur pour matérialiser le rang hiérarchique de ses agents et de ses instructeurs.

Le T-shirt **orange** est réservé aux invités. Les résidents de CHERUB ont l'interdiction formelle de leur adresser la parole, à moins d'avoir reçu l'autorisation du directeur.

Le T-shirt **rouge** est porté par les résidents qui n'ont pas encore suivi le programme d'entraînement initial exigé pour obtenir la qualification d'agent opérationnel. Ils sont pour la plupart âgés de six à dix ans.

Le T-shirt **bleu ciel** est réservé aux résidents qui suivent le programme d'entraînement initial.

Le T-shirt **gris** est remis à l'issue du programme d'entraînement initial aux résidents ayant acquis le statut d'agent opérationnel.

Le T-shirt **bleu marine** récompense les agents ayant accompli une performance exceptionnelle au cours d'une mission.

Le T-shirt **noir** est décerné sur décision du directeur aux agents ayant accompli des actes héroïques au cours d'un grand nombre de missions. La moitié des résidents reçoivent cette distinction avant de quitter CHERUB.

La plupart des agents prennent leur retraite à dix-sept ou dix-huit ans. À leur départ, ils reçoivent le T-shirt **blanc**. Ils ont l'obligation – et l'honneur – de le porter à chaque fois qu'ils reviennent au campus pour rendre visite à leurs anciens camarades ou participer à une convention.

La plupart des instructeurs de CHERUB portent le T-shirt blanc.

## 1. Un après-midi de chien

Des milliers d'insectes voletaient dans le soleil couchant. Lassés de les chasser en vain, Bruce et James les laissaient bourdonner à leurs oreilles. Ils venaient de parcourir dix kilomètres d'un pas vif sur le sentier abrupt et tortueux qui menait à la villa où deux enfants de huit ans étaient retenus en otages.

— Allez, on fait une pause, souffla James, plié en deux, les mains plaquées sur ses genoux. Je suis lessivé.

— J'ai un an de moins que toi, fit remarquer Bruce, visiblement impatient d'atteindre son objectif. C'est toi qui devrais me soutenir. Tu as pris trop de poids, mon vieux.

James contempla son ventre.

— Arrête ton char. Je ne suis pas gros.

— Ah, vraiment ? Tu verras bien, à la prochaine visite médicale. Tu vas te faire crucifier. Ils vont te mettre au régime et te condamner à faire des tours de piste jusqu'à ce que mort s'ensuive.

James se redressa et but quelques gorgées au goulot de sa gourde.

— C'est pas ma faute. C'est génétique. Tu aurais dû voir ma mère, juste avant sa mort.

Bruce éclata de rire.

— James, j'ai trouvé des emballages de Mars et de Snickers dans la poubelle, ce matin. C'est pas génétique. Vois les choses en face. Tu es un goinfre, c'est tout.

— Qu'est-ce que tu veux, tout le monde n'a pas la chance d'être sec et musclé comme toi. Bon, on continue ?

— Profitons de cette pause pour faire le point.

James sortit une carte de son sac. Bruce consulta le GPS fixé à la ceinture de son short. Grâce à ce dispositif, il pouvait connaître sa position géographique partout dans le monde, à deux mètres près. Il transposa sur la carte les coordonnées affichées à l'écran.

— Nous sommes à moins de cinq cents mètres de la villa. C'est le moment de quitter le sentier.

— Ça grimpe dur, et le sol est instable. Ça va être un cauchemar.

— Qu'est-ce que tu proposes ? Frapper à la porte et demander poliment aux terroristes de relâcher leurs otages ? Franchement, je crois qu'il vaudrait mieux approcher par les sous-bois.

James essaya vainement de replier la carte, puis, l'air contrarié, la roula en boule avant de la fourrer dans son sac. Les deux garçons s'enfoncèrent entre les arbres. Les feuilles et les brindilles craquaient sous leurs baskets. Il n'avait pas plu depuis deux mois. La partie est de

l'île était en proie à de violents feux de forêt. Par temps clair, on pouvait voir de hautes colonnes de fumée noire s'élever dans le ciel d'azur.

Pour faciliter leur ascension le long des flancs escarpés de la colline, ils se cramponnaient aux branchages et se hissaient à la seule force des biceps. De temps à autre, l'un d'eux saisissait une tige hérissée d'épines ou s'agrippait à un arbuste insuffisamment enraciné, avant de battre désespérément des bras à la recherche d'un appui, de crainte de basculer en arrière.

Lorsqu'ils atteignirent la lisière de la forêt, à quelques mètres de la clôture métallique qui entourait la villa, ils se jetèrent à plat ventre. Bruce gémit de douleur.

— Quelque chose ne va pas ? demanda James.

Son camarade porta la main droite à hauteur de son visage. Malgré la pénombre, on pouvait voir le sang couler le long de son avant-bras.

— Comment tu t'es fait ça ?

Le garçon haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Sur le coup, je n'ai rien senti.

— Laisse-moi faire.

James dévissa le bouchon de sa gourde et nettoya le sang sous un mince filet d'eau. Il sortit de son sac sa trousse de premiers soins, coinça sa lampe de poche entre ses dents et examina la blessure. Une longue épine était fichée dans la peau, entre le majeur et l'annulaire.

— Eh bien, tu ne t'es pas raté, dit-il. Ça fait mal ?

— Quelle question débile. Bien sûr que ça fait mal.

— Tu crois qu'il faut l'enlever ?

— Évidemment, répondit Bruce d'un ton las. Ça t'arrive d'écouter pendant les cours ? *Toute épine ou écharde doit être retirée sans délai, sauf si une hémorragie importante laisse supposer qu'une veine ou une artère a été touchée. Appliquer du désinfectant puis un pansement ou un bandage stérile.*

— Des fois, on dirait que tu as avalé le manuel de survie.

— Il me semble qu'on a participé au même stage, James. Seulement, moi, je n'ai pas passé mon temps à draguer Susan Kaplan.

— Ouais, on peut dire que j'ai bien perdu mon temps. Si j'avais su qu'elle avait déjà un copain...

— Elle t'a menti. Elle a dit ça pour que tu lui lâches la grappe.

— Oh, soupira James, accablé. Et moi qui croyais que je lui plaisais...

Craignant que les ravisseurs présents à l'intérieur de la maison n'entendent ses cris de douleur, Bruce mordit l'une des courroies de son sac à dos. James saisit sa pince à épiler entre le pouce et l'index.

— Prêt ?

Son ami hochait la tête.

L'épine sortit de la peau sans offrir de résistance. Bruce poussa un gémissement. James épongea une goutte de sang, appliqua de la crème antiseptique et posa un pansement à la base des doigts de son équipier.

— Voilà, c'est fini, dit-il. Tu crois que tu peux poursuivre la mission ?

— On ne peut pas faire demi-tour.

— Repose-toi une minute. Pendant ce temps, je vais ramper jusqu'à la clôture et faire le point sur les mesures de sécurité.

— Fais gaffe aux caméras. Ils doivent être sur leurs gardes.

James éteignit sa lampe et, à la lumière de la lune, progressa jusqu'à l'enceinte grillagée. La villa comportait un étage, un garage équipé d'une porte électrique pouvant abriter quatre voitures et une vaste piscine aux formes arrondies. Il entendait distinctement le chuintement rapide et régulier d'un système d'arrosage automatique. Il n'aperçut ni caméra ni dispositif de détection sophistiqué : rien que le boîtier jaune fluo d'une alarme bon marché fixé à un mur, près de la porte d'entrée, une installation sommaire qui pouvait être neutralisée depuis l'extérieur du bâtiment. Il se tourna vers Bruce et chuchota :

— Tu peux venir. Ça n'a pas l'air trop sérieux.

Puis il pratiqua une brèche dans la clôture à l'aide de ses pinces coupantes. Son camarade s'y engagea le premier et commença à ramper énergiquement vers la villa. James le suivit, progressa de quelques mètres puis sentit un contact tiède et visqueux contre son tibia.

— Oh non, gémit-il. C'est dégueulasse.

Bruce posa un doigt sur ses lèvres pour lui intimer l'ordre de se faire plus discret.

— Ferme-la, bon sang, chuchota-t-il. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je viens de me traîner dans une énorme merde de chien, dit-il, le cœur au bord des lèvres.

— Là, on est mal, fit remarquer Bruce, avec un sourire mi-amusé, mi-anxieux. Car qui dit *énorme* merde de chien dit forcément *énorme* chien.

À cette pensée, James accéléra instinctivement sa progression. Les deux garçons atteignirent la maison. Bruce s'adossa au mur, tout près d'une large baie vitrée, puis jeta un œil dans la pièce éclairée. Il aperçut deux canapés de cuir et une table de billard. Il essaya de faire coulisser la porte-fenêtre, mais elle était fermée de l'intérieur et dépourvue de serrure. Son pistolet à aiguilles ne lui était d'aucune utilité.

OUAF!

Les garçons jetèrent un regard affolé autour d'eux. Un gigantesque rottweiler se tenait à cinq mètres, une créature aux muscles saillants, à la robe sombre et à la gueule écumante.

— Bon toutou, murmura Bruce en tâchant de conserver le contrôle de ses nerfs.

Le chien s'approcha en grondant, ses yeux noirs braqués sur eux.

— Le gentil chienchien à son pépère, ajouta le garçon.

— Bruce, désolé de te décevoir, mais il ne va pas se mettre sur le dos et te laisser lui grattouiller le ventre.

— OK. Tu as un plan ?

— Ne lui montre pas que tu as peur. Soutiens son regard. Il est sans doute aussi effrayé que nous.

— Ouais, comme tu dis. Apparemment, vu l'odeur que tu dégages, il s'est carrément fait dessus de trouille.

Le chien lâcha quelques aboiements assourdissants. James rampa en marche arrière et s'empêtra dans un tuyau d'arrosage. Il se retourna pour l'examiner quelques secondes puis le saisit à deux mains. Le molosse n'était plus qu'à quelques mètres de lui.

— Bruce, crochète la porte d'entrée. Je vais essayer de le retenir.

Son camarade recula prudemment de quelques mètres puis disparut au coin de la villa. En vérité, James espérait confusément que le chien se rue sur son camarade, mais l'animal ne le quittait pas du regard, si proche qu'il pouvait sentir son souffle chaud sur son visage.

— Bon chien, murmura-t-il.

À ces mots, le rottweiler bondit en avant. James fit un pas de côté, et les pattes de l'animal rencontrèrent la surface lisse de la baie vitrée. Le garçon frappa de toutes ses forces la cage thoracique du monstre. Ce dernier laissa échapper un cri aigu, puis fit quelques pas en arrière. James fit claquer son fouet improvisé sur les dalles du jardin, dans l'espoir que le bruit effraierait son adversaire, mais ce son sec le fit gronder de plus belle.

James avait l'impression que ses entrailles se liquéfiaient. Il se sentait vulnérable. Il lui apparaissait

évident que ce molosse pouvait à tout moment le dévorer vivant. Seul un miracle pouvait désormais lui épargner cette fin atroce.

Alors, il entendit un dé clic puis vit, du coin de l'œil, la baie vitrée s'entrouvrir.

— Si Monsieur veut bien se donner la peine d'entrer, dit Bruce, accroupi derrière un rideau.

James fit volte-face, bondit à l'intérieur de l'habitation et referma la porte coulissante.

— Tu as fait vite, lâcha-t-il en essayant de réprimer le tremblement qui s'était emparé de ses mains. Où sont les kidnappeurs ?

— J'ai croisé personne. C'est louche. Ils auraient dû entendre les aboiements de ce foutu clebs. On doit avoir affaire à des terroristes sourds comme des pots.

James essuya sa jambe dans le rideau.

— Tu es vraiment immonde, lâcha Bruce. Aucun savoir-vivre.

— Tu as inspecté toutes les pièces ?

Son ami secoua la tête.

— Pas eu le temps.

Ils explorèrent prudemment le moindre recoin du rez-de-chaussée. Tout laissait à penser que la villa était habitée. Il y avait des mégots de cigarette dans les cendriers et de la vaisselle sale dans l'évier de la cuisine. Une Mercedes était stationnée dans le garage. Les clés de contact étaient posées sur le siège du conducteur. Bruce les fourra dans sa poche.

— Juste au cas où on devrait se tailler en vitesse.

Ils gravirent lentement l'escalier, s'attendant à voir un ennemi surgir devant eux, pistolet au poing.

Contre toute attente, ils atteignirent le palier sans rencontrer d'opposition, inspectèrent la salle de bains, puis découvrirent les enfants dans une chambre, ligotés au cadre du lit, un bâillon sur la bouche.

James et Bruce tirèrent leur couteau de combat de leur ceinture et tranchèrent les liens des otages.

— Laura, dit James. Où sont passés les kidnappeurs ?

La petite fille semblait désorientée.

— Je ne sais pas. J'ai envie de faire pipi.

Les deux victimes, visiblement en état de choc, se montrèrent incapables de fournir la moindre information sur les terroristes. Quelque chose clochait. James et Bruce s'étonnaient de ne pas avoir rencontré de résistance. Tout s'était déroulé trop facilement.

— Allez, tout le monde descend à la voiture, dit James.

Laura commença à boiter vers les toilettes, comme si elle n'avait rien entendu. Elle portait un bandage à la hanche.

— Eh, on n'a pas le temps. Ces types sont armés et pas nous.

— Je ne vais pas pouvoir me retenir, gémit-elle en se ruant dans la salle de bains.

James était furieux.

— Bon d'accord, mais fais vite, nom d'un chien.

— Je dois y aller aussi, murmura Jake.

Bruce secoua la tête.

— Pas question. Tu pisseras dans un coin du garage pendant que je démarre la voiture.

Il tira Jake vers le rez-de-chaussée. James compta jusqu'à trente avant de frapper à la porte des toilettes.

— Il faut que je me lave les mains, dit Laura. Je ne trouve pas le savon.

James n'en croyait pas ses oreilles.

— Pour l'amour de Dieu ! cria-t-il en martelant du poing la porte close. Il faut qu'on foute le camp d'ici immédiatement.

Lorsque la fillette finit par sortir de la salle de bains, il la hissa sur ses épaules et dévala l'escalier jusqu'au garage. Bruce s'assit au volant de la Mercedes. Laura et Jake se glissèrent sur la banquette arrière.

— Merde ! elle ne démarre pas, lâcha Bruce.

Il descendit du véhicule, le contourna par l'avant et envoya un violent coup de pied dans le pare-chocs.

— Les clefs rentrent dans la serrure mais elles refusent de tourner. Je ne comprends pas ce qui se passe.

— Elle a été sabotée ! cria James. Je crois qu'on s'est fait piéger.

Le visage de Bruce pâlit brusquement.

— Bon sang, tu as raison. Tirons-nous d'ici en vitesse.

James se pencha vers la banquette arrière.

— Désolé, vous deux, mais on dirait qu'il va falloir courir.

Alors James entendit un son métallique, tout près de son oreille. Il fit volte-face et vit le canon d'une arme braqué sur lui. Bruce poussa un hurlement. James sentit deux balles le frapper en plein cœur. Ses poumons se vidèrent d'un seul coup. Il bascula en arrière, deux taches écarlates au centre de la poitrine.

## 2. Bang bang

Une troisième bille de peinture tirée à bout portant contraignit James à poser un genou sur le sol de béton. Kerry Chang gardait son arme pointée sur lui. Il leva lentement les mains en l'air.

— OK, je me rends.

— Qu'est-ce que tu dis? demanda la jeune fille, avant de lui tirer une nouvelle bille en pleine cuisse.

Ces projectiles n'occasionnaient pas de blessures mais, tirés à une distance aussi réduite, ils cinglaient la peau comme des coups de fouet.

— Kerry, arrête s'il te plaît! Ça fait un mal de chien.

— Pardon? J'entends rien.

Des claquements secs résonnèrent de l'autre côté de la voiture. Bruce poussa un hurlement. Gabrielle venait de faire feu sur lui à deux reprises.

Kerry appuya une nouvelle fois sur la détente. Atteint à l'estomac, James se plia en deux.

— Tu es complètement malade, gémit-il. Tu vas

finir par me crever un œil. Tu es censée cesser le feu. Je t'ai dit que je me rendais.

— Ah bon ? dit Kerry avec un sourire mauvais. J'avais mal entendu. Je croyais que tu me suppliais de t'achever.

Les filles déposèrent leurs armes sur le toit de la Mercedes.

— Voilà ce que j'appelle se faire botter le train en beauté ! s'exclama Gabrielle en forçant son accent jamaïcain.

James s'assit, les mains serrées sur l'estomac. La souffrance était vive, mais l'échec qu'il venait d'essayer devant une équipe exclusivement composée de filles au cours d'un simple exercice de simulation était cent fois plus douloureux.

La porte électrique du garage se souleva lentement, dévoilant la silhouette colossale de Norman Large, l'instructeur en chef de CHERUB. Il tenait en laisse le rottweiler avec lequel Bruce et James avaient eu maille à partir.

— Bien joué, mes petites chéries, dit-il. Je vois qu'il n'y a pas que de la flotte dans vos jolies petites têtes.

Kerry et Gabrielle affichaient un sourire radieux. Large avança en direction de James puis posa une ranger peinture cinquante sur son mollet. Ce dernier plaqua une main sur son visage pour se protéger de l'haleine fétide du chien.

— Ce monstre va me bouffer vivant.

Mr Large éclata de rire.

— Bruce et toi avez eu de la chance. Thatcher a été entraîné à clouer les gens au sol sans jamais les mordre. Son frère Saddam, lui, c'est autre chose. Il est dressé pour tuer. Si vous aviez eu affaire à lui, on serait en train de ramasser vos restes dans des sacs-poubelles. Malheureusement, le directeur m'interdit d'avoir recours à ses services. Lève-toi, James. Gabrielle, aide l'autre idiot à se remettre sur pieds.

Bruce rejoignit l'instructeur en boitant. De la peinture jaune dégoulinait le long de ses jambes. Les deux garçons s'adossèrent à la Mercedes.

— Mes petits lapins, pouvez-vous me dire quelles erreurs vous avez commises ?

— Je... je ne sais pas vraiment, balbutia James.

Bruce contemplait fixement la pointe de ses baskets.

— Bien. Commençons par le début. Tout d'abord, pourquoi avez-vous mis tant de temps pour atteindre la villa ?

— Je ne comprends pas, dit James. On a marché super vite.

— *Marché* ? hurla Large. Moi, si j'étais pris en otage par des terroristes enfouraillés jusqu'aux dents, il me semble que j'aimerais que le commando chargé de ma libération ait la décence de *courir* à mon secours.

— Il faisait une chaleur à crever.

— Moi, j'aurais pu courir, dit Bruce, mais James était claqué au bout de dix minutes.

Ce dernier lui lança un regard féroce. Deux équipiers étaient censés se serrer les coudes, pas se

lâcher à la première opportunité pour sauver leur misérable peau.

— Alors comme ça, James, tu n'arrives plus à courir dix kilomètres ? dit l'instructeur, le visage éclairé d'un sourire maléfique. On dirait que tu t'es un peu laissé aller, pendant ces vacances au soleil.

— Mais non, je suis en pleine forme. C'est à cause de la chaleur, je vous dis.

— Admettons. Toujours est-il que vous vous êtes traînés comme des limaces. Du coup, il faisait nuit lorsque vous avez atteint votre objectif, ce qui a rendu l'inspection des lieux beaucoup plus délicate. Oh, je vous rassure, c'est un détail, vu que vous n'avez même pas été foutus de procéder à une reconnaissance digne de ce nom.

— J'ai observé la villa depuis la clôture, protesta James.

Large frappa du poing le toit de la voiture.

— C'est ça que tu appelles reconnaître un théâtre d'opération ? Je ne t'ai donc rien appris, nom de Dieu ?

— *Avant de pénétrer en territoire hostile, procéder à une reconnaissance approfondie, en observant la cible sous tous les angles, récita Bruce sur un ton mécanique. Si possible, choisir une position élevée afin d'examiner la structure des bâtiments.*

— Si tu connais le manuel par cœur, Bruce, peux-tu me dire pourquoi vous vous êtes contentés d'un vague coup d'œil dans l'obscurité ?

Les deux garçons semblaient embarrassés. Kerry et

Gabrielle prenaient un plaisir évident à voir les garçons se balancer nerveusement d'un pied sur l'autre.

— Si vous aviez effectué une reconnaissance préliminaire efficace, vous auriez sans doute remarqué la niche du chien et échafaudé une stratégie d'entrée et de sortie, au lieu de ramper bêtement vers la maison en priant pour que tout se passe bien. Une fois les otages récupérés, vous avez décidé de vous replier à bord de la voiture. Ça ne vous a pas semblé un peu trop facile ? Vous n'avez pas flairé le piège ? À moins que l'idée d'une petite balade en Mercedes ne vous ait fait perdre le sens des réalités...

— On a complètement déconné, admit James.

— C'est sans doute la pire prestation à laquelle j'aie jamais assisté au cours d'un exercice de simulation. Vous avez tous les deux ignoré délibérément tout ce que vous avez appris lors de votre formation. Au cours d'une opération réelle, vous seriez morts une dizaine de fois. Je vous mets un F. Et toi, James, tu suivras d'urgence un programme d'amaigrissement . Dix kilomètres de course par jour. Et comme tu as l'air de souffrir de la chaleur, tu commenceras de bonne heure. Cinq heures du matin, ça te convient ?

James savait qu'il était inutile, voire risqué, de mettre en cause une décision de Mr Large, d'autant qu'il semblait de fort méchante humeur et que son visage avait la couleur d'une groseille.

— Et à nous, monsieur, vous nous donnez quelle note ? demanda Kerry sur un ton affecté.

— Je vous accorde un B. Vous avez fait un travail du tonnerre, mais je ne peux pas vous mettre un A, vu la faiblesse de l'opposition.

Gabrielle et Kerry échangèrent un sourire. James aurait voulu fracasser leurs crânes l'un contre l'autre.

— L'heure est venue de retourner à la résidence, dit Large. Bruce, donne-moi les clés de la voiture.

Le garçon lui lança le trousseau.

— Elles ne fonctionneront pas, dit Gabrielle. Ce sont celles de la maison. Je les ai accrochées au porte-clefs Mercedes pour semer la confusion. Voilà celles que vous cherchez.

Mr Large fit grimper Thatcher à la place du passager. Gabrielle et Kerry se glissèrent sur la banquette arrière en compagnie de Laura et Jake.

— Quelle malchance ! s'exclama l'instructeur avec un large sourire. Il n'y a pas assez de place. Je crois que Bruce et James vont devoir rentrer à pied.

— Eh, on a roulé des dizaines de minutes en camionnette avant d'être déposés en bas de la colline. Nous ne savons pas comment rentrer à la résidence.

— Quel malheur, dit Mr Large sur un ton sarcastique. Pour la peine, si vous êtes de retour avant minuit, je vous mettrai un D et vous serez dispensés de refaire l'exercice.

Les deux garçons regardèrent la Mercedes disparaître au bout de l'allée.

— C'est faisable, dit Bruce. Il nous reste trois heures et ça descend du début à la fin.

James ne semblait pas aussi optimiste.

— Mes jambes sont déjà dures comme du bois.

— Tu fais ce que tu veux, mais moi, j'y vais. Il est hors de question que je recommence cette simulation.

— Je suis un parfait crétin. Tout le monde m'avait dit de prendre cet exercice au sérieux, et je n'en ai fait qu'à ma tête. Une fois de plus.

### 3. Dent pour dent

Chaque été, les agents de CHERUB qui n'étaient pas en mission passaient cinq semaines de vacances sur l'île de C..., en mer Méditerranée. Ils allaient à la plage, pratiquaient de nombreux sports de plein air et faisaient des balades en quad dans les dunes. Ce séjour leur donnait l'impression d'être des enfants comme les autres, et ils parvenaient presque à oublier qu'ils pouvaient partir en opération à tout moment. En contrepartie, les instructeurs leur demandaient de conserver une bonne forme physique et de participer à quelques exercices de simulation.

Comme bon nombre d'agents avant lui, James s'était complètement laissé aller dès son arrivée sur l'île. Depuis quatre semaines, il séchait l'entraînement physique, passait toutes ses journées à traîner sur la plage et ses nuits à regarder des DVD en se goinfrant de popcorn et de chocolat. Kerry l'avait prévenu qu'il allait au-devant de graves désillusions, mais il avait ignoré son avertissement et était allé faire un tour de jet-ski.

Tandis qu'il dévalait le sentier à la lumière de la lune en compagnie de Bruce, il prenait progressivement conscience de l'ampleur de sa propre bêtise. Il avait donné aux instructeurs le prétexte de faire de sa vie un enfer, et il savait qu'ils ne le lâcheraient pas avant qu'il n'ait retrouvé son poids de forme. Il n'avait aucune excuse : tous ses amis l'avaient mis en garde, mais il avait perdu tout sens des responsabilités au moment précis où il avait posé le pied sur la plage.

Les deux garçons rejoignirent la résidence quelques minutes avant l'heure limite. Ils étaient assoiffés et couverts d'ecchymoses, conséquences de nombreuses chutes dans l'obscurité.

Un groupe d'agents âgés de seize à dix-sept ans faisait la fête autour d'un barbecue dans le jardin. Amy Collins courut à leur rencontre. James la trouvait sublime, avec ses longs cheveux blonds, son short en jean et son petit haut à fleurs qui dévoilait un piercing au nombril.

— Alors, les garçons, vous vous êtes bien fait repeindre ? pouffa-t-elle. Gabrielle et Kerry racontent à tout le monde qu'elles vous ont tirés comme des lapins.

— Tu es soûle, dit James.

La consommation d'alcool était interdite à CHERUB, mais les autorités fermaient les yeux lorsque les agents les plus âgés enfreignaient cette règle, tant qu'ils ne commettaient pas d'excès.

— Oh, j'ai juste bu une petite bière, dit-elle. On a fait une sortie en mer, cet après-midi, et j'ai attrapé un poisson gros comme ça.

Elle écarta les bras pour montrer la taille de sa prise, faillit perdre l'équilibre puis se plia en deux, en proie à une irrépressible crise de fou rire.

— Vous en voulez ? bafouilla-t-elle. Il y a aussi du pain frais du village.

— Il est tard, dit James en secouant la tête. On a surtout besoin d'une bonne douche.

— Comme vous voulez, gloussa la jeune fille. À demain, bande de losers.

Elle s'éloigna en titubant, s'immobilisa brusquement puis fit demi-tour en pivotant sur les talons.

— Au fait, James...

— Quoi ?

— Je t'avais bien dit que ça te pendait au nez, espèce de petit fumiste.

Il lui adressa un doigt d'honneur et se dirigea avec Bruce vers l'entrée de la résidence. Craignant les railleries de leurs camarades, ils se baissèrent en passant devant la porte de la salle de jeux où une trentaine d'agents regardaient un film d'horreur. Deux gamins portant des T-shirts rouges considérèrent leurs vêtements souillés de peinture et gloussèrent comme des crétins. Bruce et James pressèrent le pas pour rejoindre la chambre du premier étage qu'ils partageaient avec Gabrielle et Kerry.

En comparaison des chambres individuelles du campus, la pièce était pauvrement équipée : un ventilateur au plafond, quatre lits simples, quelques chaises en rotin et une petite télé. Les agents s'en moquaient,

car ils passaient tout leur temps à l'extérieur et n'y venaient que pour se laver et dormir.

Kerry et Gabrielle avaient regagné la résidence depuis deux heures. La télé diffusait un épisode des *Simpsons* en espagnol. Elles se tenaient tranquilles, s'abstenant de faire le moindre commentaire sur l'épouvantable odeur de sueur que dégageaient leurs deux camarades.

— Alors ? dit James en ôtant ses baskets.

Kerry lui adressa un sourire innocent.

— Alors quoi ?

— Je sais que vous allez vous foutre de notre gueule. Alors allez-y, qu'on en finisse.

— Oh, on ne ferait jamais une chose pareille, protesta Gabrielle. On est des vrais petits anges.

— Des anges, mes fesses, lâcha Bruce.

Kerry s'assit sur son lit. Sa peau était étrangement rose et la plante de ses pieds ridée, comme si elle sortait d'un interminable bain. James jeta son polo sur le sol.

— Emmenez vos fringues à la laverie quand vous aurez pris votre douche, dit-elle. C'est une vraie bombe chimique, ce truc.

— Si notre odeur te gêne à ce point, pourquoi tu ne le fais pas toi-même ? dit Bruce en envoyant valser ses chaussures.

Il retira ses chaussettes, les roula en boule et les lança sur la couette de Kerry. Elle repoussa le projectile fétide de l'extrémité d'un stylo.

— Dites, vous en avez mis du temps pour rentrer, lança-t-elle.

À ces mots, Gabrielle éclata de rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? demanda James. On s'est tapé quatorze bornes à pied. J'aurais voulu vous y voir.

— Ils sont graves, ces mecs, lâcha la jeune fille. Je le crois pas...

— Quoi ? Qu'est-ce qu'on a fait, encore ?

— Vous avez pris le temps de fouiller la villa ? demanda Kerry sur un ton parfaitement neutre.

— On n'a pas vraiment eu le temps de traîner, expliqua Bruce. Il fallait qu'on soit rentrés avant minuit.

— Vous savez qu'il y avait de l'argent dans l'un des placards de la cuisine ?

— Et qu'est-ce qu'on en aurait fait ?

— Il y avait aussi un téléphone en parfait état de fonctionnement. Et un annuaire de la région.

James perdit patience.

— Où tu veux en venir, bon sang ?

— Nous ne sommes pas en Mongolie extérieure, dit Gabrielle. Pourquoi vous n'avez pas appelé un taxi ?

James et Bruce les considérèrent d'un œil absent.

— Ben oui, un taxi, répéta Kerry. T-A-X-I. C'est comme une voiture normale, avec un chauffeur et une petite lampe orange sur le toit.

— C'est vrai ça, murmura James en adressant un regard furieux à son camarade. Pourquoi t'étais aussi pressé de partir, toi aussi ?

— Eh, t'en prends pas à moi, dit Bruce. Tu n'y as pas pensé non plus.

Gabrielle, prise d'un fou rire incontrôlable, se roula frénétiquement sur son lit.

— Eh ouais, petits génies, dit Kerry en pédalant dans le vide, au comble de la joie. Vous avez marché quatorze kilomètres dans le noir alors que vous auriez pu appeler un taxi et être de retour à la résidence en vingt minutes.

James se dit qu'il rirait sans doute de cette mésaventure, un jour. Pour l'heure, ses ampoules aux pieds avaient éclaté et ses chaussettes étaient tachées de sang. Son dos et ses épaules, écrasés par le poids de son sac à dos, étaient en compote. Son coude ressemblait vaguement à un morceau de steak haché et sa jambe empesait la crotte de chien.

— Putain de bordel de merde ! hurla-t-il en jetant l'une de ses baskets contre le mur.

Il donna un coup de pied contre une armoire, perdit l'équilibre et atterrit lourdement sur les fesses. Les filles riaient si fort qu'elles ne parvenaient plus à reprendre leur souffle. S'efforçant d'intérioriser sa colère, Bruce ôta ses vêtements et se dirigea en caleçon vers la salle de bains.

— Attends deux minutes, dit Kerry en essuyant les larmes qui roulaient sur ses joues. Laisse-moi me brosser les dents, je voudrais me coucher.

— Vas-y, mais grouille-toi, répondit-il, au comble de l'agacement.

Les deux garçons patientèrent dans l'encadrement

de la porte. Kerry, sa brosse à dents enfoncée dans la bouche, restait secouée de spasmes. Elle ne put résister à la tentation de retourner une dernière fois le couteau dans la plaie.

— Quatorze kilomètres, couina-t-elle avant de postillonner un nuage de dentifrice sur le miroir de la salle de bains.

C'était plus que Bruce ne pouvait en supporter. Lorsque la jeune fille se baissa pour se rincer la bouche, il saisit sa tête et la plongea dans le lavabo. Les dents de sa victime heurtèrent violemment le robinet. Elle se redressa d'un bond.

— Espèce de salaud ! rugit-elle en explorant nerveusement l'intérieur de sa bouche de la pointe de la langue. Je crois que tu m'as fêlé une dent.

Bruce savait qu'il était allé trop loin, mais il se refusait à présenter des excuses à une fille qui avait passé les dix dernières minutes à se payer ouvertement sa tête.

— Tant mieux, lâcha-t-il. Ça te fera les pieds.

Kerry s'empara d'un verre sur la tablette du lavabo et le lui jeta au visage. Il se baissa in extremis et le projectile vola en éclats contre le mur.

— Du calme, dit James. Ça va trop loin, là.

— Ce connard m'a cassé une dent ! hurla Kerry.

Elle fit un pas en direction de Bruce, lui décocha une puissante droite au menton et se mit en position de combat.

— Tu es sûre de vouloir te frotter à moi ? cria-t-il.

Kerry essuya ses lèvres d'un revers de manche. Ses yeux brillaient d'une lueur sauvage.

— Si tu as envie de te faire corriger par une fille pour la deuxième fois de la journée, je suis prête.

James s'interposa.

— Allez, quoi. Serrez-vous la main, et on n'en parle plus.

— Tire-toi de là, dit Bruce d'un ton glacial.

— James, je vais massacrer ce minable, que tu le veuilles ou non, dit Kerry en lui adressant un regard venimeux. Si tu restes sur mon chemin, prépare-toi à des dommages collatéraux.

James bénéficiait d'une force physique hors du commun. Il aurait pu battre ses deux camarades au bras de fer les doigts dans le nez, mais il avait rejoint CHERUB moins d'un an plus tôt, et sa technique en combat restait limitée. Kerry et Bruce, eux, s'entraînaient quotidiennement depuis cinq ans. Il n'avait aucune chance de prendre le dessus lors d'un combat régulier.

— Je ne bougerai pas d'ici, dit James, un peu anxieux, espérant que Kerry bluffait.

La jeune fille fit un pas en avant, balaya ses chevilles d'un ample mouvement de jambe puis enfonça deux doigts entre ses côtes. C'était une attaque élémentaire qui permettait de mettre un adversaire hors de combat sans le blesser. Le souffle coupé, James rampa vers son lit tandis que les hostilités éclataient au-dessus de sa tête.

Bruce remarqua que Kerry avait très légèrement perdu l'équilibre au cours de son contact avec James. Il en profita pour lui porter un coup sec au thorax. La jeune fille tituba, cherchant à reprendre son souffle, cependant que le poste de télé entonnait le générique final des *Simpsons*.

Bruce avait la certitude que son attaque avait mis fin au combat. Il se rua sur son adversaire pour lui infliger une ultime prise paralysante, mais, contre toute attente, elle retrouva rapidement l'équilibre, esquiva la charge, crocheta sa cheville et balaya ses jambes du mollet.

James s'installa sur son lit, à la fois horrifié par la tournure que prenaient les événements et curieux de savoir qui allait l'emporter. Le combat se déroulait devant la porte, si bien que ni lui ni Gabrielle n'étaient en mesure de quitter la chambre.

Bruce et Kerry se jetèrent sauvagement sur le sol. En un instant, ils semblèrent oublier tout ce qu'ils avaient appris au cours des années passées sur le campus et s'empoignèrent comme deux ivrognes à la sortie d'un bar. Bruce tirait frénétiquement les cheveux de Kerry qui, de son côté, lui labourait la joue de ses ongles.

Ils roulèrent un peu partout dans la pièce en s'insultant copieusement et finirent par heurter le meuble télé. Les deux premières secousses renversèrent le poste sur le flanc. La troisième le fit basculer sur le sol. L'écran éclata en mille morceaux et des étincelles illuminèrent la chambre. Alors, les lumières s'éteignirent et les pales du ventilateur s'immobilisèrent.

James jeta un œil par la fenêtre. Le court-circuit provoqué par l'explosion du tube cathodique avait plongé toute la résidence dans l'obscurité. Le concert de grognements qui accompagnait l'empoignade se poursuivit comme si de rien n'était, et James pouvait apercevoir les deux silhouettes qui se tortillaient sur le carrelage.

Cette panne générale lui offrait enfin une occasion d'aller chercher de l'aide. Gabrielle bondit de son lit au même moment, si bien qu'ils faillirent se percuter dans la pénombre. James trouva la poignée de la porte à l'aveuglette et tous deux déboulèrent hors de la chambre.

Le couloir était éclairé par la lueur verdâtre des boîtiers surmontant les issues de secours. La plupart des pensionnaires y déambulaient en petite tenue, curieux de connaître l'origine de la panne de courant. James reconnut la voix d'Arif, un garçon de dix-sept ans de plus d'un mètre quatre-vingts, sans doute l'un des seuls agents capables de mettre un terme au pugilat.

— Il faut que tu fasses quelque chose, lui dit-il. Bruce et Kerry sont en train de s'entre-tuer.

À ce moment précis, les lumières se rallumèrent. Arif sprinta en direction de la chambre, suivi d'une vingtaine d'agents qui ne voulaient rien manquer du spectacle. Ils trouvèrent Kerry assise sur le sol, le visage tordu de douleur, les mains serrées autour de son genou. Bruce, lui, était introuvable.

— Oh, mon Dieu, sanglota-t-elle. Aidez-moi.

Deux ans plus tôt, Kerry s'était cassé le genou lors du programme d'entraînement initial. La fracture avait été réduite à l'aide de broches en titane, mais l'articulation restait particulièrement fragile et douloureuse. Arif la hissa sur ses épaules pour la conduire de toute urgence à l'infirmierie.

— Où est Bruce ? gronda Gabrielle.

James fit évacuer les curieux, claqua la porte puis inspecta la salle de bains.

— Je ne sais pas. Je crois bien qu'il s'est taillé.

Alors un sanglot déchirant résonna dans la pièce. James et Gabrielle remarquèrent que la couette qui recouvrait le lit de Bruce était agitée de tremblements.

— Tu es là ? demanda James.

— Je ne voulais pas lui faire du mal, gémit le garçon. Je suis désolé...

— Lorsqu'on fait usage de la violence, il faut en assumer les conséquences, lâcha Gabrielle, le visage fermé.

Touché par la détresse de son ami, James s'assit au bord du lit.

— Laisse-moi tranquille. Je ne bougerai pas d'ici.

— Allez, Bruce, sors de là. Ça arrive à tout le monde de perdre les pédales. Je suis sûr que les instructeurs comprendront. Tu sais, je parle en connaissance de cause, il vaut mieux s'expliquer franchement que pratiquer la politique de l'autruche.

— Ferme-la ! Fous-moi la paix !

Meryl Spencer, la responsable de formation de James, fit irruption dans la pièce. À en juger par ses

cheveux défaits, son T-shirt froissé et ses baskets dénouées, l'ancienne sprinteuse olympique venait tout juste d'être tirée du lit.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? hurla-t-elle.

— Ils se sont battus, expliqua James. Bruce est planqué sous sa couette et il refuse d'en sortir.

— C'est ce qu'on va voir.

La jeune femme se pencha au-dessus du lit.

— Bruce ! Tu as blessé Kerry, et je te garantis que tu vas faire face à tes responsabilités. Cesse de te comporter comme un gamin.

— Toi, va-t'en, dit le garçon. Personne ne me fera sortir de là.

— Très bien. Je t'accorde trois secondes.

Bruce resta parfaitement immobile.

— Un. Deux. Trois.

Alors elle empoigna le cadre du lit et le renversa sur le côté. Bruce roula sur le sol et Meryl arracha brutalement la couette.

— Lève-toi ! hurla-t-elle. Je te rappelle que tu as onze ans.

Le garçon se dressa d'un bond. Son visage ruisselait de larmes. La jeune femme le saisit par les épaules et le plaqua contre le mur.

— Je veux vous voir tous les trois dans mon bureau immédiatement. Je vous promets que vous allez avoir de gros problèmes. Votre comportement est inacceptable.

— Eh, on n'a rien fait, Gabrielle et moi, protesta James. On a même essayé de les séparer.

— Nous parlerons de tout ça dans un instant, ne t'inquiète pas.

Elle prit une profonde respiration et réalisa que les deux garçons dégageaient une odeur fétide.

— Bon, vous avez dix minutes pour prendre une douche et enfiler des vêtements propres. Et si l'un d'entre vous me refait le coup de la couette, je le ferai courir jusqu'à ce qu'il en crache ses poumons, jusqu'au dernier jour de sa misérable vie.

## 4. Nains de jardin

— Tu es rentré quand ? demanda Lauren. Tes vacances sont déjà finies ? Qu'est-ce que tu as encore fait, cette fois ?

James, encore tout ensommeillé, sortit péniblement la tête de sous son oreiller. Il n'était pas d'humeur à subir l'interrogatoire de sa sœur de neuf ans. La petite fille avait frappé à la porte de sa chambre à trois reprises puis, ses appels étant restés sans réponse, s'était décidée à crocheter la serrure. C'était l'un des inconvénients de la vie à CHERUB : tous les résidents maîtrisaient les techniques d'effraction, et ils pouvaient parfois se montrer fort indiscrets. James décida qu'il poserait un verrou dès que possible, un dispositif inviolable qu'il pourrait fermer de l'intérieur avant de s'endormir.

— Allez, quoi, dit Lauren en se laissant tomber sur la chaise de bureau de James. Crache le morceau. Tout le monde a vu l'ambulance déposer Kerry au bloc médical.

Lauren était tout ce que James avait au monde depuis la mort de sa mère, l'année précédente. Il l'adorait, mais il ressentait fréquemment une irrésistible envie

de l'étrangler. Quand elle s'y mettait, elle avait le chic pour lui taper sur les nerfs.

— Raconte-moi tout, insista-t-elle. Tu sais bien que je vais rester ici pour te tirer les vers du nez jusqu'à ce que tu avoues.

James rejeta la couette au pied du lit et s'assit en frottant ses yeux collés.

— Qu'est-ce que tu fais debout à cette heure ? demanda-t-il. Il fait encore nuit, dehors.

— Il est dix heures et demi du matin, dit Lauren en faisant doucement pivoter la chaise sur son axe. Mais il pleut des cordes.

James se leva pour jeter un œil entre les stores. La pluie ruisselait sur les fenêtres. Le ciel était gris et les courts de tennis extérieurs complètement inondés.

— Génial, murmura-t-il. Rien de tel qu'un été anglais pour se remonter le moral.

— Tu es super bronzé. Moi, je ne suis rentrée que depuis trois semaines, et je suis déjà blanche comme un cachet d'aspirine.

— C'est les plus chouettes vacances que j'aie jamais passées. Il faudrait s'arranger pour y aller au même moment, toi et moi, l'année prochaine. On s'est tapé de ces bourres en quad...

— Les courses sont interdites, dit Lauren.

— Ah bon ? En tout cas, on s'est payé un accident démentiel, Shakeel et moi. T'aurais dû voir l'état des machines. Les pneus avant explosés, de l'essence qui giclait partout. C'était complètement dingue.

— Tu t'es fait mal ?

— Shakeel s'est tordu la cheville, c'est tout. Vivement l'année prochaine.

Lauren sourit.

— Petit joueur. Le frère de Bethany, lui, il est carrément entré dans le réfectoire en quad. Il s'est pris un sacré savon mais on s'est bien marrés. Bon, est-ce que tu vas enfin me dire pourquoi tu t'es fait virer du centre ?

James se laissa tomber sur le dos. Il réalisait à quel point il était peu probable qu'il soit de nouveau invité à batifoler dans les dunes.

— Je te jure que je n'ai rien fait.

— Comme c'est original, James. Tu dis toujours ça.

— Ouais, je sais, mais tu dois me croire, cette fois. Bruce et Kerry se sont à moitié entre-tués. Ils ont dévasté la chambre et elle y a laissé un genou. On n'y est pour rien, Gabrielle et moi, mais Meryl nous a virés quand même. On est convoqués chez le directeur cet après-midi.

— Arrête, vous avez forcément fait quelque chose.

— Lauren, on a juste essayé de les séparer. C'est une erreur judiciaire. Meryl ne m'a pas laissé placer un mot.

— Ça, c'est pour toutes les fois où tu ne t'es pas fait prendre. Comment va Kerry ?

— Elle en bave. Elle a eu droit à une évacuation sanitaire d'urgence à bord d'un avion spécial. Elle ne peut même plus plier la jambe.

— La pauvre.

— Je vais aller prendre de ses nouvelles. Tu veux venir avec moi ?

— J'ai un cours de karaté dans cinq minutes. Je veux être au top pour démarrer le programme d'entraînement initial.

— Ah oui, j'oubliais. Tu commences dans un mois, c'est ça ? J'ai hâte de savoir de quelle façon les instructeurs vont te torturer.

Lauren fronça les sourcils.

— Te fatigue pas, minus. Moi, je n'ai peur de rien.



Le bloc médicalisé se trouvait à dix minutes de marche du bâtiment principal. Lorsque James pénétra dans la chambre de Kerry, Gabrielle se trouvait déjà à son chevet.

— Regarde ce que ton copain lui a fait, dit-elle, comme si elle le tenait pour responsable.

Un panneau *NE PAS ALIMENTER* était fixé au mur, au-dessus du lit. La télé portable suspendue au plafond était branchée sur *MTV*. Kerry avait la tête calée entre deux oreillers. Elle semblait assommée par les antidouleur, épuisée, les yeux fiévreux, comme si elle avait été incapable de trouver le sommeil.

James posa le lecteur MP3 de la jeune fille sur la table de nuit.

— J'espère que tu ne m'en voudras pas d'avoir fouillé dans ta chambre. J'ai pensé qu'un peu de musique t'aiderait à oublier tout ça.

— Merci, dit la jeune fille.

— Le médecin t'a examinée ?

Elle hocha la tête vers le tableau de plexiglas où était insérée une radiographie.

— Montre-lui, dit-elle à Gabrielle.

Cette dernière se leva et alluma le dispositif.

— C'est la rotule de Kerry, expliqua-t-elle en désignant une zone grise. Tu vois les quatre traits noirs ?

James hocha la tête.

— Ce sont les broches qui ont été placées après l'accident, il y a deux ans. Maintenant, elle a un morceau de métal qui dépasse, à l'arrière du genou. À chaque fois qu'elle fait un mouvement, il pénètre dans le tendon.

— Aïe ! s'exclama James, le visage tordu par une grimace involontaire. Qu'est-ce qu'ils peuvent faire ?

— Ils vont la transporter à l'hôpital et l'opérer dès cet après-midi. Kerry ne peut ni manger ni boire quoi que ce soit à cause de l'anesthésie. Ils vont tâcher de retirer cette saloperie de broche. De toute façon, elle n'en a plus besoin. Depuis l'accident, l'os a grandi et s'est complètement reconstitué.

James imagina des instruments chirurgicaux fouillant l'intérieur de sa jambe et sentit la nausée le gagner.

— Ooooooh mon Dieu ! hurla Kerry.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda James. Ça va ?

— C'est rien, c'est rien. J'ai juste bougé le pied. En fait, ça fait encore plus mal que quand je me suis cassé le genou.

Elle poussa un grognement de basse. James s'assit près du lit et lui caressa la main.

— Bruce est venu te voir ?

— Bien sûr que non ! explosa Gabrielle. Ce petit connard n'a même pas le courage de venir s'excuser.

— James, dit Kerry, tu peux me rendre un service ?

— Bien sûr. Tout ce que tu voudras.

— Va voir Bruce et dis-lui que je ne lui en veux pas.

— Quoi ? Tu plaisantes ?

— Non. Je ne veux pas que la situation s'envenime. Tu es au courant que je lui ai cassé la jambe, à l'époque où on était des T-shirts rouges ?

— Bien sûr.

— Ça s'est passé pendant un cours de karaté. Bruce a trébuché et s'est retrouvé par terre. J'en ai profité pour lui tomber dessus comme une dingue. Je n'aurais jamais dû faire un truc pareil. Eh bien, Bruce m'a tout de suite pardonné. Tout le monde fait quelque chose de stupide, un jour ou l'autre. Tu es bien placé pour le savoir, d'ailleurs.

Kerry montra la paume de sa main droite, celle qu'il avait volontairement écrasée, un an plus tôt, au cours du programme d'entraînement initial, y imprimant pour toujours une longue cicatrice.

— Je comprends, dit James. Je vais lui parler.

